

LE POÈTE DE L' "HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent sept, par "Le Journal de Françoise,"
au bureau du Ministre de l'Agriculture)

Play up, play up and play the game.

HENRY NEWBOLT.

L'Habitant est le type le plus pittoresque de l'Amérique du Nord. C'est malheureusement un type transitoire, destiné à disparaître. Nous devons donc une reconnaissance particulière à celui qui en a fixé les caractéristiques.

Nos descendants pourront, grâce à lui, se faire une idée de ce qu'étaient les paysans canadiens-français, avant que leur originalité propre ait complètement disparu.

Cette idée sera peut-être plus avantageuse que la réalité, mais les poètes ont le droit de voir les choses sous leur meilleur jour.

Les belles marquises qui se faisaient peindre par Lancet, Nattier ou Largillière, avaient soin de recommander qu'on les fit "jolies", quitte à tricher un peu sur la ressemblance. Elles avaient raison ; mieux vaut laisser à nos descendants une bonne opinion de ce que nous aurions pu être.

Le poète des "Habitants" s'est efforcé de nous faire aimer son modèle tout en restant vrai. Son mérite est d'autant plus grand qu'il n'était pas de la même race, et qu'il parlait un langage différent.

William Henry Drummond naquit le 13 avril 1854 à Currawn House, dans le comté de Leitrim en Irlande. Il n'avait que deux ans quand ses parents se fixèrent à Tawley petite ville du même comté, sur la côte nord ouest de l'admirable Baie de Donegal. C'est là que s'écoulèrent ses premières années d'enfance.

Son père, George Drummond, était officier dans l'"Irish Constabulary", sorte de gendarmerie chargée de maintenir l'ordre dans ces campagnes habitées par une race combative et ardente. C'était un Irlandais pur sang d'un caractère ferme et sévère. Fervent disciple d'Isaac Walton, il consacrait ses loisirs à pêcher la truite dans la rivière Duff qui arrosait les environs. Son fils l'accompagna aussitôt qu'il fût capable de le faire, et prit ainsi, dès l'enfance, le goût de la nature, du grand air et des exercices violents.

Lord Palmerston qui possédait une propriété dans le voisinage était un ami de M. Drummond ; il se joignait souvent à eux. Ce fut lui qui le premier montra au bambin comment lancer la mouche.

George Drummond avait l'amour de la littérature et de l'histoire locale ; le folklore irlandais, si riche et d'une poésie si intense, le passionnait. Avant même que son fils sut lire, il l'avait déjà familiarisé avec les légendes de cette race Celtique si attachante par ses qualités et même par ses défauts.

Aussi le Docteur fut-il toujours très fier d'être un Celte. Bien que le nom de Drummond passe souvent pour être écossais, il avait à ce sujet des idées très arrêtées et en contradiction avec l'opinion courante. D'après lui, l'Ecosse aurait été peuplée de

colonies celtes venues du nord de l'Irlande. Quand certaines familles revinrent se fixer dans leur terre d'origine, ce ne fut qu'un retour au berceau de la race.

Cette théorie est d'ailleurs conforme aux données historiques les plus récentes.

Mme Drummond, née Elisabeth Soden, était une femme de rare énergie et de grand sens pratique ; une fermeté calme tempérant chez elle l'ardeur de son amour maternel.

De son mariage elle eût quatre fils : William Henry l'aîné, dont nous nous occupons ici ; John James ingénieur des mines, George Edward et Thomas Joseph qui associés tous trois ont fourni une brillante carrière industrielle.

William Henry était un enfant rêveur et tranquille, il passait des heures à regarder courir les nuages, espérant apercevoir le Bon Dieu dans une éclaircie. Sa mère le pensa destiné à faire un clergyman.

Vers cinq ans, on l'envoya à l'école du village où résidaient alors ses parents. Son premier maître devait être un bon maître, car l'enfant en garda toujours un souvenir attendri. Plus tard, avancé dans la vie, il aimait à se remémorer les histoires de Paddy McNulty ; et un de ses rêves était de faire ériger un monument sur la tombe de l'humble instituteur de campagne qui le premier lui avait fait comprendre la joie du travail.

De son père, il reçut de rigides principes de droiture. Un jour que tous deux avaient été chez le cordonnier, l'enfant s'empara d'un débris de cuir et le rapporta précieusement à la maison ; son père s'en aperçut et bien que l'objet fut de nulle valeur, il obligea son fils à le reporter où il l'avait pris et à s'excuser de l'avoir dérobé. Ce fait n'est rien, mais il ne faut pas oublier que ces événements insignifiants, prennent dans l'esprit des enfants une énorme importance. C'est ainsi que l'on forme un caractère. Le Docteur, cinquante ans après, se rappelait encore le méfait et la réprimande.

En 1864, les Drummonds émigrèrent en Canada. L'ancien officier jugeait que la Colonie offrirait à ses fils un champ d'activité plus vaste que la vieille mère patrie.

Il ne put voir combien ses prévisions étaient justes. Dix mois après son arrivée, il mourut à l'âge de cinquante-trois ans.

Sa veuve resta seule avec quatre fils à élever et une fortune très mince. Elle fut à la hauteur de la tâche et parvint par une stricte économie et par une habile administration de ses faibles ressources, à donner à ses enfants l'éducation la plus complète et à en faire des hommes fortement armés pour la lutte.

William Henry suivit d'abord les cours du High School de Montreal jusqu'à l'âge de 14 ans. A cette époque il interrompit ses études pour apprendre la télégraphie.